

# *Irène*

## *L'enfant grec<sup>1</sup>*



**Nikos Precas**

---

<sup>1</sup> Extrait d'un roman inédit de Nikos Precas, disponible à l'achat en ligne :

<https://www.edilivre.com/catalog/product/view/id/814223/s/irene-l-enfant-grec-nikos-precas/>

## 1.

Ici encore...

Les choses se périment dès leur fabrication. Les hommes, dès leur naissance oublient. Ici ou ailleurs, c'est pareil. L'identique a fini par tout recouvrir.

Il y a juste la chaise. Elle est en fer, lourde et travaillée par un artisan, bout par bout. Assis sur la chaise je sens son ossature. Elle est froide malgré la chaleur. Sa blancheur fatiguée se perd dans la lumière aveuglante de l'été.

De la chaise où je suis se déploie la maison. Survivance des générations qui ont essayé de dire quelque chose. Naufrage des familles grecques qui ont essayé de se poser sur ces terres. La maison est grande. Les pièces se perdent et leurs murs torturent inutilement l'espace assoupi. Derrière mon dos la vieille maison garde encore un peu de fraîcheur dans son ombre.

Je suis revenu ici pour oublier, pour ne plus me souvenir que toute ma vie a été un oubli. Un cri vite étouffé par l'incommensurable désert. Ici ou ailleurs, la mémoire se meurt.

Je suis arrivé ici en plein hiver avec une grosse valise presque vide. Après plus de cinquante ans passés en France, me voilà de retour en Grèce. Dans cette maison au bord du pays où les vagues de la mer soutiennent et prennent les fondations.

Pourquoi suis-je revenu ?

Je ne sais pas...

La vie en France est venue jusqu'à moi. Elle a saisi le cœur pour lui dire de la regarder. Mais je n'ai jamais su faire cela. Regarder la vie, se laisser regarder par elle et dans l'entre croisement des regards répondre à l'événement d'être. Personne ne me l'a appris. Je n'ai jamais eu l'idée qu'un voir autre pourrait exister. Je n'avais que des soupçons.

La vie m'a expulsé de mon vide. Ma vie française a été soufflée en quelques semaines. La fissure qui était en moi, depuis le commencement, est devenue béante. Elle a tout englouti. L'engloutissement n'est pas encore terminé. Je suis toujours en train de tomber.

Je suis revenu en Grèce. Comme si, ici, le vide serait moins vide. Je savais pourtant qu'il allait être plus grand. Je savais, je crois, qu'il serait le vide.

Je ne fais que revenir en Grèce. La Grèce est une revenue. Une venue arrière qui me pousse en avant. Ici, quelque chose réclame enfin un commencement. Un point de départ, voilà ce qu'est la Grèce. Une terre qui appelle un pas réel, une stance vraie pour que quelque chose de vivant advienne.

Mais à chaque fois le retour se manque. Et je repars comme je suis venu. Et à chaque fois la France devient un espoir. Les grandes avenues du nord m'engloutissent et je crois être dans la puissance de la vitesse, dans l'ivresse de la fuite en avant.

Le monde ne cesse de fuir. Je ne cesse de revenir en Grèce.

Les mots que vous lisez ne sont pas vraiment de moi. Je les ai trouvés ici, enfouis sous la poussière de la maison. Je les ai trouvés dans une grande malle rouillée. Ce n'est même pas moi qui les ai trouvés. C'est Irène...

Il faut peut-être que je vous explique.

## 2.

C'est l'hiver en Grèce. C'est l'hiver dans le monde.

Qu'est-ce que je fais ici ? Quand je ne sais plus où aller, la Grèce m'accueille. Cette vieille maison m'accueille. La maison est délabrée. Elle tombe en ruine, mais je ne peux aller nulle part ailleurs. Ici, n'est justement pas ailleurs. C'est l'ailleurs le plus familier que je connaisse. Cet ailleurs ici, semble me reconnaître.

Il faisait froid à mon arrivée. L'air rentrait de partout dans la maison. La mer au loin grondait. Une pluie salée recouvrait les alentours et me faisait frissonner.

Je me suis enveloppé dans une vieille couverture et je me suis abandonné au sommeil.

Au réveil le temps était radieux. Le soleil jouait avec l'humidité et la terre exhalait son secret visage. Je suis sorti sur la véranda. J'ai contemplé le jardin en friche et j'ai souri. Un bonjour complice s'est dit sans parole. J'ai ouvert la maison. Elle grinçait de partout, l'âge se faisait sentir. Elle a répondu à ma venue, comme toujours. Elle s'est laissée faire, comme toute vraie maison. J'ai balayé, lavé, nettoyé, rangé... Comme à chaque retour, léger et lourd à la fois. J'ai pris la chaise en fer et je me suis assis entre dedans et dehors. Cette maison s'habite légèrement à l'extérieur. La vraie maison grecque donne droit à habiter l'extérieur, à condition d'être adossé à un intérieur qui préserve dans le chaud de l'intime.

Me voilà de retour.

Autour de la maison des grandes bâtisses se dressent. Le grec a perdu la raison, comme partout et rien ne l'arrête. Seule la maison où je suis ne dépasse pas la taille de l'arbre. Seule la maison où je suis discute encore avec l'olivier. Les belles bâtisses me regardent, hautes de plusieurs étages avec des garages et du gazon synthétique.

Qu'est-ce que je fais ici ?

Je descends les trois marches qui mènent au jardin. Comme moi les arbres du jardin sont morts et ressuscités plusieurs fois. Mais à chaque fois ils reviennent. Ils ne reviennent pas car ils ne peuvent pas aller ailleurs. L'arbre est arbre et se donne dans le stable qui abrite le mouvement.

L'amandier touche la maison, lèche la véranda, grimpe sur le toit et se couche sur les tuiles fatiguées. Puissant et sauvage, il vient toujours de loin. Il ne se

confond jamais à la proximité. L'écorce est ridée. Les rainures disent la montée de la vie et les sillons dessinent une géographie mystérieuse.

Cette partie du jardin n'a plus d'arbres. Une multitude d'herbes et de plantes sauvages se succèdent jusqu'au mur qui borde la maison. Au cœur de l'hiver la vie en vert se tapit à l'envers. Elle attend le soleil.

Je traverse l'allée dallée pour accéder à l'autre partie du jardin. Là se trouve la mémoire. Là poussent les gardiens du lieu, les deux oliviers. On les a plantés avant de bâtir la maison. Ils ont ouvert la voie. Il y a très longtemps. L'un est mort. Il a fini de vivre vivant. Il vit depuis, mort. Car l'olivier grec ne quitte jamais la terre native. L'olivier mort s'adosse à la maison. Une colonne en bois, sculptée par la main du divin.

Trois mètres plus loin se dresse l'autre gardien. Plus que vivant, il règne sur terre et dans les airs. Son tronc est démoniaque. Des formes douloureuses s'enchevêtrent pour chanter le souffle et célébrer l'extraordinaire acte de vivre. Ses branches dansent avec la lumière et ses feuilles, toujours vertes, économisent l'espace. Ses branches parlent de luxure, de richesse et d'abondance. Ses feuilles se tressent dans le dépouillement et la discrétion. Le tout donne l'olive. La perle de la Grèce. Le cœur de cette terre qui concentre le trop plein de lumière dans l'ombre de l'olive.

En contre bas il y a, depuis toujours, le figuier. L'arbre de la folie qui transforme l'aride en sucre et s'en va dans l'ivresse nocturne vers des fêtes dionysiaques. La démesure de ses feuilles fait de lui un empire où une myriade de cités réclame le regard.

Encore plus bas, presque fondu aux arbres d'à côté, le grenadier incarne la timidité. Il ne souhaite qu'une chose, se lâcher de l'emprise du sérieux. Mais il ne le peut pas. Il n'y a que sa grenade qui y réussit.

Enfin, il y a le citronnier. Il est derrière la maison. A l'arrière cour qui n'existe pas vraiment. Le citronnier a mille âmes. Mille fois il a gelé l'hiver ou brulé l'été. Mille fois il est revenu à la vie. Il est l'élasticité de la vie. Un passager entre la vie et la mort. Tellement mort quand tout est brulé par la soif. Tellement vivant quand les citrons brillent plus fort que le soleil.

Voici l'endroit où je suis. Assis sur la chaise en fer, adossé à la vieille maison, le regard abandonné dans le jardin millénaire, j'attends pour un appel.

Là où je suis est une tache. Une anomalie de l'histoire. Quelque chose qui n'a pas fonctionné dans la succession. J'habite un dysfonctionnement historique. Autour de moi un quartier résidentiel se déploie. Les athéniens ont construit des belles bâtisses fuyant Athènes, recherchant ailleurs le bonheur. Là où j'habite n'est plus une vraie maison. J'habite une ruine comme dit Irène.

Mais qui est Irène ?

Il faut peut-être que je vous explique.

## 3.

Irène est la maitresse de maison. Elle règne sur les lieux du haut de ses treize ans. Le jardin, les arbres, les pièces obscures et humides n'existent que pour elle. Tout cela forme son monde. Un monde parallèle, invisible des fenêtres rutilantes des belles bâtisses. Irène va et vient comme elle le souhaite. Discrète, furtive, elle donne vie à sa vie et à ce lieu qui n'en a plus.

Je l'ai rencontré le jour de mon arrivée.

Assis sur la chaise le regard perdu dans l'appel du jardin, je laissais être la peur de l'inutile. Le grand portail délabré qui servait quand une voiture se garait devant la maison, s'est mis à trembler et à grincer de tous ses lambeaux. J'ai senti une présence et je m'attendais à voir apparaître un chien errant.

Apparut devant moi une fillette déjà grande.

Son corps n'avait plus de forme. Il hésitait entre l'enfance et l'adolescence. Ses cheveux étaient noirs et bouclés. On ne voyait que ses yeux. Ils absorbaient tous les regards. Elle me regardait ahurie. Les yeux s'agrandissaient encore pour encaisser la surprise. Son visage était rond, visage d'enfance finissante. Elle restait immobile. Tout restait immobile, l'indécision régnait. Nous nous regardions et disions sans parole la surprise.

- Que faites-vous là ? Crie-t-elle, en serrant les points.
- Que fais-tu là ? Je lui réponds dans un ton neutre.
- C'est ici que je vis. Dit-elle, en faisant un geste circulaire avec son bras.
- C'est ici que je vis. Lui dis-je, sans bouger.
- Ici ! Vous vivez ici... ? C'est impossible. Personne ne vit ici... A part moi... Je ne vis pas vraiment ici mais c'est comme si...
- Viens plus près. Lui ai-je dit après un moment de silence.



Elle hésitait. Elle ne savait que faire. Une partie d'elle voulait partir, fuir en courant. Une autre partie d'elle était déjà dans la rencontre. L'entre-deux animait son visage et ses yeux scrutaient l'inconnu. Elle s'est mise en mouvement, en avant vers moi. Lentement. Comme si elle n'était plus chez-elle.

- Assieds-toi. Lui ai-je dit en lui montrant le plat de la dernière marche.

Elle s'est posée au bord de la marche sans me quitter des yeux.

- Mais que faites-vous là ? Ici c'est la maison de Mr Nikos...

- Je suis revenu chez moi. Aujourd'hui. Mon nom est Nikos...

Ses yeux se sont encore agrandis en entendant mon nom.

- Ce n'est pas possible. Mr Nikos de la maison est mort...

- Je sais qu'il est mort. Je m'en souviens...

- Alors qui êtes-vous ? Demande-t-elle.

- Je suis Nikos. Celui qui n'est pas mort... Celui qui est encore vivant.

- Ici, c'est chez-vous alors ?

- Oui.

- Mais qu'est ce que je vais devenir moi ? Je n'aurai nulle part où aller...

- Où habites-tu ?

- Ma maison est un peu plus loin. Je viens ici depuis que je suis toute petite. Je viens ici parce que personne ne vient. Je suis tranquille. Je connais tous les arbres. Dans le sol se trouvent mes cachettes...

Elle s'est arrêtée de parler. Son regard passait en revue ses cachettes souterraines. Elle était inquiète.

- Tu viens jouer ici ?

- C'est ce que les grands disent. Je ne sais pas ce que ça veut dire jouer. Quand je viens ici c'est pour de vrai. Je connais toute la maison. Je rentre

par derrière, par la petite porte de la cuisine. Je connais tous les meubles. Je sais ce qu'il y a dans chaque tiroir, dans chaque armoire. Je sais par où entrent les souris, où se nichent les lézards, par où s'infiltré la pluie, par où passe le vent... Chaque endroit de la maison a son odeur, chaque chose raconte une histoire...

Elle me regarde avant de poursuivre.

- J'ai dormi dans tous les lits, me suis assise sur toutes les chaises, sur tous les fauteuils. Je ne viens jamais ici pour jouer. C'est toujours pour de vrai.

Elle ne me quitte pas des yeux.

- J'habite cette maison depuis que je suis toute petite. L'autre maison n'est pas une maison. Moi, je ne peux habiter que dans la maison de Mr Nikos. Celui qui est mort. Ici, c'est une vraie maison. Les autres ne le sont plus.

Nous nous sommes tus. Le silence nous a pris. Il nous a unis dans un rapprochement de cœur. Le sans parole ouvrait des chemins. Nous nous rapprochions. Je la voyais comme faisant partie de la maison. Elle était chez elle. La mémoire des lieux m'accueillait, se manifestant en moi en la présence d'Irène. Était-elle seulement une enfant ? Elle était là avant. Elle me précédait. Elle incarnait l'histoire. Le quotidien disait son nom. Moi, je n'avais plus d'âge. Irène avait l'âge de la mémoire.

Au bout d'un moment, lentement et avec plus d'assurance qu'au début de notre rencontre, elle s'est levée. Elle a disparu derrière la maison, pour ressortir, quelques instants après, par la porte principale qui se trouvait derrière moi. Elle tenait un petit sac en tissu brodé. Elle l'a ouvert et elle m'a offert des

bonbons. Sans mots, nous avons mangé quelques bonbons. Au bout du goût sucré nous nous étions tout dit.

Irène s'est levée satisfaite. Ses yeux étaient moins grands. Ils rapetissaient légèrement dans la détente. Elle est allée ranger ses bonbons. A son retour elle m'a dit.

- Je reviendrai. Si vous voulez je vous montrerai la maison de Mr Nikos..., votre maison. Je vous aiderai à vous installer. Je vous dirai ce qu'il faut faire et ce qu'il faut éviter ici. C'est une vieille maison. On n'habite pas comme ça ici !

Elle s'est tue. Elle attendait debout devant moi. Mais elle connaissait déjà la réponse. Nous nous étions déjà mis d'accord alors que nous mangions les bonbons.

Je lui tends la main. Mais elle s'enfuit en courant et en criant.

- Pas la peine de faire comme les grands. Je vous crois...

**Nikos Precas**